II.me T.921.129

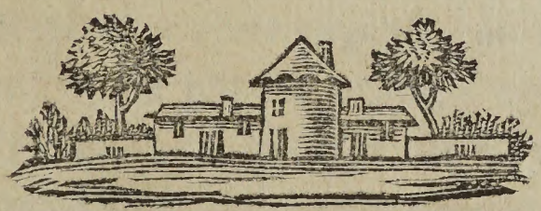
DES SIGNES
QUE L'ON PEUT TIRER
DE L'INSPECTION DE LA FACE
DANS LES MALADIES AIGUËS.

DISSERTATION

Présentée et soutenue à l'École de Médecine de Montpellier, le 21 pluviose an XII (11 février 1804 v. st.);
Par Laurent DUPUY DUVERNET, natif de St. Didier, Canton de St. Péray, Département de l'Ardêche;

Pour obtenir le titre de Docteur en Médecine.

È Singulis partibus
Præsagium venemur.
Prosp. Alpin.



A MONTPELLIER,
Chez COUCOURDAN, Imprimeur de l'École de Médecine, au bout de la descente du Cannau, rue du Berger, N°. 127.

11.me

DES SIGNES

QUE L'ON PEUT TIRER DE L'INSPECTION DE LA FACE

DANS LES MALADIES AIGUËS.

LES médecins observateurs ont toujours conseillé d'étudier avec soin les altérations que la face subit dans les maladies; *Hippocrate* nous y avait engagé par son exemple, et *Zimmermann* assure que par cet examen on découvre souvent sur le visage seul, la maladie du sujet. En supposant qu'il y eût un peu d'exagération dans cette assertion, elle prouve au moins la confiance que l'on a dans les signes tirés de la face.

D'où peut venir l'importance de ces signes? D'abord l'habitude que nous avons d'examiner la physionomie de

ceux avec qui nous avons des relations, afin d'y apercevoir tous les mouvemens qui s'y passent, et d'acquérir par là quelques notions sur les affections morales de ces personnes; cette habitude, dis-je, nous rend propres à distinguer toutes les altérations des traits et de la couleur du visage. Le plus léger changement dans une figure qui nous est connue, est promptement apprécié. Un bouton, une teinte un peu plus vermeille dans l'incarnat, une mouche, tout est aperçu. Or il est clair que la séméiotique d'une partie suppose de l'exactitude dans la symptomatologie, et par conséquent plus cette dernière sera précise, plus on pourra compter, toutes choses égales, sur les signes qu'on en tirera. Ainsi quand même la face n'aurait aucun privilége pour l'expression des affections physiques et morales, l'étude assidue que nous faisons des mouvemens qui l'agitent, la rendrait pour nous une source de signes plus féconde qu'aucune des autres qu'on explore seulement par la vue.

Mais il n'est pas douteux que la face ne reçoive de la part d'un grand nombre de nos affections, une influence supérieure à celle qu'en reçoivent les autres parties. Placée près du centre des sensations, au milieu des sens externes, il semble que la sensibilité y soit dans un état d'exaltation relative, et que rien ne puisse intéresser les puissances vitales sans altérer en quelque chose la couleur et les traits d'une partie infiniment mobile.

Les affections de l'ame font, ainsi que chacun sait, une impression telle sur la face, que les altérations de celles-ci sont regardées comme des signes de celles-là. Mais les

affections physiques se peignent encore sur cette partie, soit par l'influence qu'elles ont sur les grandes fonctions, telles que la nutrition, l'élaboration des humeurs, la circulation, la respiration; et celles-ci sur les traits, l'embonpoint, la couleur et les mouvemens du visage; soit par l'inquiétude, la crainte, le désespoir, l'espérance que ces affections inspirent au principe pensant, indépendamment de toute réflexion, et qui changent la physionomie selon leur nature.

Cette distinction entre les effets immédiats des affections corporelles sur les traits du visage et ceux qu'elles produisent par l'interposition du principe pensant, n'est point une subtilité; et les artistes qui par état sont obligés d'étudier la physiognomonie, se gardent bien de confondre l'expression de la douleur physique avec celle de la douleur morale.

Les médecins savent en effet qu'il existe entre l'état du corps et l'ame un rapport tel, que celle-ci est souvent atteinte de diverses affections qui semblent spontanées, parce qu'elles ne reconnaissent pas pour cause les circonstances morales qui les décident ordinairement. Puisque l'observation de la face peut nous faire découvrir ces affections, et que nous pouvons d'ailleurs nous assurer si la cause en est extérieure, ou bien si elle se trouve dans l'état du corps, il s'ensuit que cette même observation peut nous conduire à la connaissance de cet état.

Les séméiologistes ne désignent par le nom de *face*, que le champ du visage, abstraction faite des cavités qui contiennent les organes des sens, de la locution, des diverses excrétions, etc.; cavités dont l'entrée forme des traits du

visage. Cette acception est d'un usage reçu, je l'adopte d'autant mieux, qu'elle circonscrit naturellement ma tâche.

Je vais exposer les principales observations qu'on a faites sur la signification des grandes altérations que les maladies aiguës causent dans les traits de la face. Je n'ose pas entreprendre de faire la symptomatologie complette de ces affections; il me faudrait définir ou décrire plusieurs symptômes dont nous n'avons pas une idée distincte, quoique nous les connaissions assez clairement pour ne pas faire de méprise quand ils se présentent. Par exemple, je n'oserais pas définir une *figure triste*, symptôme que nous observons fréquemment dans les maladies graves. Les élémens dont elle se compose sont si nombreux et si délicats, que je n'en saurais faire l'énumération (1). Heureusement chacun sait par habitude plutôt que par analyse, la valeur des expressions de cette nature.

Les séméiologistes disent que la face est bonne, quand elle se rapproche le plus possible de l'état où elle est quand le malade jouit de la santé. *In morbis acutis, imprimis quidem ægroti facies sic in considerationem adhibenda, sit ne benevalentium, præcipuè que sui ipsius similis. Ita enim optima existimenda* (2).

Cependant quelquefois cette expression et d'autres équi-

---

(1) Ce qui prouve combien cette analyse est difficile, c'est le petit nombre des peintres qui n'ont rien laissé à desirer pour l'expression.

(2) *Hippocr. prænot.* 2.

valentes sont employées dans un sens absolu, pour désigner une couleur vermeille. C'est ainsi, par exemple, qu'il faut entendre le passage suivant : *faciei bonus color et forvitas, in morbo acuto malum est* (1). Il est clair que, *bonus color*, signifie une face rouge et un visage plein. D'autres passages du même auteur servent à interpréter celui-ci.

Pour pouvoir donc faire convenablement l'application de ce que dit *Hippocrate* sur la signification de la *face bonne ou favorable*, il est nécessaire de connaître la disposition naturelle des traits et la couleur habituelle du visage des malades qu'on examine. Pour cela il faut se souvenir sans cesse des effets que l'âge, les occupations habituelles, l'humeur, le climat, le tempérament, doivent produire sur la figure et sur le teint.

Dans les maladies où il n'y a pas malignité, on peut établir en général que plus la face se rapproche de l'état naturel, plus les inductions qu'on peut en tirer sont favorables. En effet, il est à croire alors que la maladie n'a pas assez d'intensité pour altérer les fonctions majeures, ni pour causer à l'ame cette tristesse profonde dont on ignore la cause et qui est *automatique*, si l'on veut me passer cette expression.

J'ai fait une exception pour les maladies malignes, parce que dans celles-ci il n'existe aucun rapport constant entre les symptômes, et que par conséquent un signe qui dans toute autre circonstance serait rassurant, n'a ici aucune valeur. Il semble même que le principal danger de ces ma-

---

(1) *Prænot. coac.*

ladies dépend de l'interruption des synergies et des sympathies qui, dans l'état naturel, répartissent sur tous les systèmes d'organes les grandes affections, et qui décident en eux un concours d'efforts médicateurs.

Aussi c'est avec une semblable exception qu'il faut recevoircette sentence attribuée à *Hippocrate*, et que l'on trouve dans le sixième livre des épidémies, section seconde; *in magnis malis, facies si fuerit bona, bonum signum est. In parvis autem contraria significans bonæ significationi, malum.*

La face est prompte à recevoir des altérations dans les maladies qui ont de l'intensité. L'impression qu'elles font sur le corps entier, se peint en caractères plus sensibles sur le visage. Il s'ensuit de là, que si dans le commencement des maladies aiguës, qui par leur nature doivent parcourir certains stades, le visage reste plein et beau, malgré que la fièvre soit assez forte, on peut présumer que la marche de ces affections sera lente, et que les changemens intérieurs qui doivent amener la solution, se feront à des intervalles éloignés. C'est là l'interprétation que *Duret* donnait à ce phénomène, et *Lieutaud* a confirmé le fait.

Dans la petite vérole, on juge que les mouvememens fébriles ne sont pas suffisans pour conduire la maladie à une solution favorable, quand le visage reste affaissé après l'éruption. C'était à l'apparition de ce signe que *Sydenham*, d'ailleurs grand partisan des méthodes rafraîchissantes, se décidait à mettre en pratique des moyens capables de relever les forces et de donner de l'activité à la fièvre.

Le visage animé, d'un rouge vermeil, plein; accompagné

d'une sorte d'éclat dans les yeux et de l'injection des vaisseaux ds la cornée opaque, peut être l'effet de plusieurs états intérieurs, comme l'observe *Baglivi*, et par conséquent avoir des significations différentes.

1°. Cela peut annoncer une pléthore au moins locale. Cette pléthore elle-même peut être l'effet d'un aflux de sang très-actif vers la tête, ou bien d'un obstacle à son retour. La première de ces causes existe quand les maladies aiguës se terminent par une hémorragie nasale. Mais alors la rougeur du visage a été précédée de tout l'appareil des signes critiques, qui eux-mêmes ont remplacé ceux de la coction. La nature de la maladie, le prurit du nez, la modification que l'effort hémorragique donne au pouls, le trouble des idées, les songes bizarres, sont encore des signes propres à faire reconnaître la vraie signification de ce phénomène. *Galien*, qui rapporte en détail l'histoire d'un pronostic juste qu'il porta sur un jeune homme atteint d'une maladie aiguë, dont la solution se fit par un épistaxis, remarque que la rougeur sur laquelle il fonda en partie sa prédiction, occupait le côté du nez correspondant à la narrine par où l'écoulement se fit.

Un autre exemple de cet état du visage, produit par une fluxion active vers la tête, ou, comme disaient les anciens, par l'anarrhopie, se remarque dans le cas de délire. Mais ce dernier a aussi des signes précurseurs, qui, combinés avec cet état de la face, en déterminent la signification. Ces signes sont principalement tous les mouvemens qui donnent au visage l'expression d'une passion qui n'est

pas en rapport avec la situation actuelle du malade. Telle est la contraction des muscles frontaux (1) qui rident le front, comme dans la colère; celle des surcilliers, qui donnent un air sombre et de mauvaise humeur; tel est encore le roulement des yeux dans les orbites, qui semble annoncer de l'impatience et le desir de rencontrer un objet que l'on cherche; le mouvement des lèvres, qui imite celui d'un sourire; ceux que l'on fait pour articuler les lettres labiales etc. : joignez à cela la carpologie et les actes automatiques ou bizarres, qui annoncent que les organes de la volonté ne sont plus dirigés par la raison.

Il est aisé de sentir que cet état fluxionnaire, long-temps prolongé, doit conduire à la mort, à travers une série de symptômes graves. Ainsi, après le délire, on voit venir assez souvent les convulsions. *Qui capite dolent firmiter*, dit *Hippocrate*, dans les sentences coaques, *delirantes*, *alvo suppressâ*, *feroci aspectu*, *rubore in facie efflorescente*, *in posteriorem partem convelluntur*.

Quand la rougeur de la face et le brillant des yeux sont l'effet d'un embarras qui s'oppose au retour du sang, comme cet embarras est presque toujours dans la poitrine, il y a quelque symptôme qui annonce un état de gêne dans la respiration, c'est une toux, une respiration courte, un ésoufflement, une douleur dans quelque partie des viscères

---

(1) *Egregiè colorata facies et vultuosa, malum. Quòd si præterea frons contrahatur, phreniticum.* Prænot- coac.

pectoraux, ou quelque autre phénomène contre-nature, de cette espèce.

Quand l'affection du poumon est une disposition à l'inflammation, ou une phlogose réelle, la couleur du visage est vermeille, et n'a de l'intensité qu'aux pommettes. Mais si l'obstacle est d'une autre nature, la teinte peut être foncée et s'approcher du violet. Il semble que dans le premier cas le changement de couleur est l'effet d'une disposition générale de tout le système artériel, tandis que dans le second, les veines seules sont dilatées par l'accumulation du sang arrêté dans sa marche.

2°. *Baglivi* observe encore que cet état du visage peut être dû à toute inflammation intérieure, *internum phlegmonem denotat.* Les rapports que j'ai déjà dit exister entre les inflammations et les affections du système vasculaire à sang rouge, rendent raison de cela.

3°. Quant à l'intempérie chaude que *Baglivi* dit encore pouvoir être désignée par ce symptôme, elle ne me paraît être que cette disposition phlogistique générale, qui se manifeste par la fièvre appelée inflammatoire, et qui n'a besoin que d'une occasion pour produire dans les organes des inflammations plus ou moins graves. Or, tout le monde convient que c'est dans le système artériel que cette disposition siége spécialement ; et d'après cela on voit le rapport qui existe entre cet état de la face et l'*intempérie chaude.*

Houlier et *Baglivi* regardent encore la rougeur de la face comme un signe de la corruption de quelque viscère. Le professeur *Victor Broussonet* a vérifié plusieurs fois le sen-

timent de ces illustres médecins (1). On sent bien que certaines circonstances concomittantes doivent aider à déterminer cette signification. Mr. *Broussonet* a observé dans les yeux une sorte d'éclat, accompagné d'humidité, que les maladies inflammatoires ordinaires ne lui ont pas offert. Au reste, *Galien* avait déjà observé qu'une couleur enflammée du visage, avec sueur, était un mauvais signe (2).

4°. Hors le cas de fièvre, la couleur rouge du visage, accompagnée de quelques sueurs, annonce la présence d'excrémens durcis dans les intestins, ou bien est l'effet d'un régime désordonné. *Hippocrate* est l'auteur de cette remarque. *Circà faciem color bonus, et sudores non febrientibus, stercora vetusta subesse indicat, aut victus rationem inordinatam.*

Il n'est pas facile de rendre raison de l'influence qu'a sur la couleur de la face l'irritation des intestins, soit par l'impression des matières dures, soit par celle des substances indigestes : mais le fait est certain : il faut se résoudre à en ignorer la cause, comme on ignore celle de l'influence qu'ont ces mêmes choses sur l'humeur et le caractère des individus, sur les affections de la tête, etc.

Au reste, il y a une autre observation d'*Hippocrate*, qui doit être mise à côté de celle-là : c'est que des rougeurs autour du nez, indiquent l'humidité du ventre. : *rubores circà nasum alvi humescentis signa sunt.*

---

(1) *Séméiot.* chap. IX.

Comment. in cib. HIPP. de præd.

L'état d'irritation des maladies aiguës est accompagné d'une intensité considérable dans la fièvre ; cette circonstance altère les fonctions qui s'exécutent par l'action des muscles, puisque cela donne à ces organes une sorte d'instabilité d'énergie, et par conséquent une espèce de marche convulsive aux mouvemens qui en dépendent : elle influe encore sur la respiration, dont elle accélère les mouvemens ; enfin elle change la face, puisque la dilatation du tissu cellulaire et la raréfaction du sang en augmentent le volume, en rendent la couleur plus rouge, et par conséquent en altèrent l'expression. D'après cela, il est facile d'interpréter cette sentence d'*Hippocrate* : *facies quæ ex tumidâ humiliatur, et vox levior ac debilior fiens, et spiritus rarior et levior, remissionem in sequentem diem significat.* En effet, tout cela dénote un affaiblissement dans l'irritation, le retour prochain d'un calme au moins imparfait.

Au reste, *Hippocrate*, dont les connaissances sur la sphygmique étaient bornées, n'avait guère d'autre moyen pour prévoir une diminution dans les symptômes, que celui dont nous venons de parler. Depuis que les travaux de *Galien*, de *Solano*, de *Nihell*, de *Fouquet*, de *Bordeu*, ont créé une branche de séméiotique très-importante, nous consultons plutôt le pouls, dont la mollesse, la dilatation, le caractère ondulant, etc. nous annoncent cette détente générale, même avant que les changemens du visage aient pu nous en avertir. Cependant comme la séméiotique n'a pas une certitude absolue (1), que le médecin ne saurait jamais

(1) *Acutorum morborum non omninò sunt certæ prænuntiationes, etc. Hipp. aph. sect.* II. 19.

réunir assez de signes pour fonder ses pronostics, on aurait tort de recevoir avec indifférence la remarque du plus grand des observateurs.

Lorsque dans un jour critique et après des signes de coction, la face devient rouge, les yeux enflammés, que l'embonpoint du visage augmente, que le malade semble retourner à l'état d'irritation qui accompagnait la crudité, on est fondé à regarder ces symptômes comme les effets de la perturbation critique, principalement si l'état des hypocondres est en rapport avec eux. Tous ces phénomènes ont une intensité bien plus considérable, quand la crise doit se faire par les hémorragies, ainsi que l'a observé *Hippocrate*.

Cet état de la face aux approches des mouvemens critiques, quels qu'ils soient, ne doit nullement surprendre. *Cleghorn* a très-bien prouvé que ces mouvemens s'exécutent en vertu d'une fièvre qui est comme surajoutée à la maladie principale, et l'altération du visage doit tenir dans la plupart des cas, à cet acte fébrile. Si la crise se fait par une hémorragie nasale, il est tout simple que la fluxion anarrhopique soit accompagnée du gonflement et de la rougeur de la face.

Quand la respiration est accélérée, et que cependant nous sentons le besoin d'introduire dans le poumon une grande quantitc d'air, nous cherchons, par des mouvemens automatiques, à rendre plus facile l'entrée de ce fluide. Un de ces mouvemens est la dilalation des aîles du nez à chaque inspiration, dilatation qui aggrandit le passage et permet

l'entrée d'une plus grande colonne d'air pendant le même temps. On peut observer ce mouvement chez un homme qui vient de courir et qui est haletant.

C'est même ainsi que certains ont expliqué l'écartement des aîles du nez chez l'Apollon pythien, écartement qu'ils ont attribué à la fatigue, et non à la colère et à l'indignation, comme l'avait fait *Winkelman*.

Ce mouvement s'observe quelquefois dans les maladies aiguës. Il annonce que les mouvemens ordinaires sont insuffisans pour satisfaire les besoins du malade. Ainsi il existe lorsque le mauvais état du diaphragme et des organes précordiaux rend la respiration haute, et lorsque des lésions graves du poumon ne permettent à cet organe qu'une respiration incomplette, à laquelle on cherche à suppléer par la fréquence. Le symptôme dont nous parlons indique donc toujours une respiration laborieuse; et comme celle-ci est d'un mauvais augure toutes les fois qu'elle n'accompagne pas une perturbation critique, il doit être regardé comme un mauvais signe.

Dans les maladies aiguës, un visage portant l'expression de la tristesse, est regardé comme un mauvais signe. *Hippocrate* l'a dit expressément : *facies bona cum mœstitiâ multâ, malum.* Cette circonstance s'observe dans la fièvre ardente, souvent dans les ataxiques, et dans la plupart des maladies dangereuses, lors même que les malades, moins sensibles que dans l'état naturel, ou privés de l'exercice libre de leurs facultés intellectuelles, sont hors d'état d'apprécier le danger qu'ils courent. C'est ce qui m'a fait dire plus haut,

que cette modification du visage était en quelque sorte automatique, c'est-à-dire, indépendante de toute influence morale, et soumise seulement à un rapport qui se trouve entre la physionomie et l'état plus ou moins dangereux du corps; rapport dont je ne saurais concevoir la nature, quoique les faits m'en prouvent l'existence.

Quand les lèvres cessent d'être abreuvées par le sang, qu'elles deviennent pâles, livides, qu'elles deviennent tombantes et relâchées, qu'elles sont sans chaleur, et que ces symptômes se maintiennent long-temps, la mort n'est pas loin. En effet, la cause de ces phénomènes se trouve dans la faiblesse de la circulation, dans l'abolition du ton naturel des parties, lesquelles n'ont pas assez de cohésion physique pour garder leur configuration contre les lois de la pesanteur. On dirait que la vie abandonne les extrémités et qu'elle n'existe plus alors que vers le cœur, où est son dernier retranchement.

J'ai dit que ces symptômes, pour fournir un signe de quelque valeur, devaient avoir une certaine durée; car, outre que c'est une condition qu'on doit supposer dans tout symptôme significatif, ceux dont il est ici question, peuvent n'être que les avant-coureurs d'une syncope. Mais comme dans ce dernier cas, cette maladie les suit de très-près et qu'elle n'est pas de longue durée, on ne tarde pas à être éclairci sur la signification de ce phénomène.

La couleur seule de la face, indépendamment de toute altération dans les traits, peut fournir des signes importans. Je ne dois pas revenir sur la rougeur qui est accompagnée

du gonflement de la face, d'une expression particulière des yeux ou de quelqu'autre altération des traits; il ne doit plus être question que de celle qui existe seule, avec un visage d'ailleurs naturel.

C'est une vérité populaire que le rouge vif et circonscrit des pommettes, relevé par la pâleur du reste de la face, annonce un mauvais état du poumon, même chez les personnes qui paraissent d'ailleurs ne point souffrir. Il est très-certain que ce signe donne de grandes probabilités, et pour peu qu'il soit renforcé par d'autres, on obtient presque une certitude morale.

Dans les maladies aiguës, quand la fièvre existe déjà depuis quelque temps, il survient quelquefois des rougeurs accompagnées de cuisson vers les oreilles, au voisinage du tragus et un peu plus bas. Ce symptôme peut avoir deux significations, dont chacune n'est déterminée qu'à l'aide des circonstances concomittantes.

Si la fièvre n'existe que depuis deux ou trois jours, si elle est modérée et de nature gastrique, c'est ordinairement le commencement d'une érysipèle qui peut s'étendre sur toute la face. C'est *Hippocrate* qui a prononcé ce pronostic d'une manière très-précise : *rubores circà aurem ex prægresso dolore, in febribus fientes, signum quidem sunt erysipelatis in facie futuri* (1). La douleur précédente annonçait

(1) Præn. coac.

la fluxion, et les circonstances dont je viens de parler en déterminent presque la nature.

Mais dans les maladies graves, accompagnées de symptômes alarmans, ou bien vers la fin des maladies aiguës, après des signes de coction et au milieu d'une perturbation critique, je crois qu'on devrait plutôt s'attendre à des parotides. Les dépôts phlegmonneux qui portent ce nom, sont plus en rapport avec les circonstances que je suppose, soit comme épiphénomènes, soit comme effets d'une métactose critique. Il est vrai que dans ce cas il y a ordinairement altération des traits. *Antè parotidum generationem*, dit *Galien*, en commentant *Hippocrate*, *faciei signa considerare oportet*; *sunt hæc*, *rubor*, *tumor præter naturam*, *oculorum humiditas*, *caliginosa visio*, *et quæcumque talia.*

Il ne sera pas question ici de l'ictère qui survient quelquefois au commencement des maladies aiguës. Comme il n'est pas propre à la face, et que cette région ne fait que participer à un symptôme général, cela n'est pas de mon sujet.

Mais la couleur jaune verdâtre du visage, principalement vers les aîles du nez, aux commissures des lèvres et à la sclérotique, est un signe d'embarras gastrique et de turgescence supérieure; et selon *Stoll*, il a la plus grande valeur, quoiqu'il ne donne pas certitude quand il est tout seul.

Cette couleur tient apparemment à la présence de la matière biliforme dans les secondes voies. Je n'entreprends point de décider pourquoi cette matière se trouve répandue

dans les vaisseaux et sous la peau ; si elle s'y est formée spontanément, ou si elle a été pompée dans l'estomac. Chacun croit là-dessus ce qu'il veut, et la signification du symptôme reste la même aux yeux de tout le monde.

Je dois pourtant joindre ici une remarque de *Grimaud* : c'est que ce symptôme vient quelquefois dans les fièvres gastriques, lorsque l'irritation est encore très-forte, et que la turgescence, c'est-à-dire, la disposition à l'évacuation, ne s'est pas encore prononcée. Il me paraît que cette observation est importante, puisqu'elle influe sur la détermination que l'on prend relativement à l'administration des évacuans, et qu'elle peut faire renvoyer à un instant plus opportun l'usage des émétiques, lesquels nuisent certainement quand ils ne sont pas utiles, au moins dans les fièvres gastriques.

Dans l'hydropisie ascite, quand la face devient tout à coup plombée, la mort n'est pas loin, selon *Baglivi* ; *cuicumque hydropico ascitico, facies derepentè plombea evadit, mors Ostia pulsat* (1). Ce symptôme est causé par une interception de la circulation et par la gêne extrême du poumon. Aussi dans ces cas les malades meurent presque toujours suffoqués.

L'extinction de la vie commence ordinairement par les extrémités. Mais la dernière partie où elle se fait remarquer avant de parvenir jusqu'au centre, c'est le visage. Aussi la

---

(1) Prax. med.

lividité et la froideur des paupières, des lèvres et du nez, sont-elles un signe plus sûr d'un danger pressant, que les mêmes symptômes observés aux extrémités proprement dites. *Livescens verò palpebra, aut labium, aut nasus, brevi lethale est* (1).

Mais de toutes les altérations de la face qui annoncent une mort prochaine, celle qui atteste le plus grand état de faiblesse, et par conséquent, le danger le plus imminent, c'est la face *hippocratique*. Ce recueil de symptômes porte ce nom, à cause de l'analyse exacte que le père de la médecine en a faite. Je la décris ici, parce qu'elle se compose d'altération dans les traits et dans la couleur.

Voici les traits qui constituent la face hippocratique : yeux enfoncés, nez aigu, affaissement des tempes ; oreilles froides et comme retirées en haut ; peau privée de cette mollesse que la vie lui donne ; couleur pâle ou livide. *Oculi cavi, nasus ocutus, tempora collapsa, aures frigidæ, ac contractæ, cutis dura, color pallidus aut niger.*

Cardan ajoute à tous ces traits un enfoncement des joues au-dessous des pommettes, dans l'endroit qui correspond à la racine des dents molaires de la mâchoire supérieure.

Quelques-uns font encore remarquer une sorte de poussière attachée aux poils des narines et aux cils ; poussière qui est l'effet de la concrétion d'une matière sebacée qui suinte de ces poils, et que le froid de la mort laisse figer.

---

(1) Prænot.

En général, la face hippocratique annonce un affaiblissement extrême ; il semble que la mort, comme nous le disions tout à l'heure, se soit déjà emparée des parties éloignées du cœur, et que tout le corps, à l'exception de ce centre, est déjà cadavre, à cause de la cessation de ces irradiations salutaires qui naguères vivifiaient tout. Aussi regarde-t-on cette décomposition de la face comme un signe mortel.

Il y a pourtant quelques exceptions à cette règle générale, et voici les principales : lorsque la face hippocratique survient un jour indicateur, que la fièvre se soutient, que le pouls conserve de la force et de la régularité, qu'il ne survient aucun de ces symptômes graves qui fournissent des signes dangereux ; il est fort à croire qu'il se prépare un mouvement critique qui aura lieu le jour indicateur suivant. La face hippocratique est vraisemblablement alors l'effet de la concentration qui précède les mouvemens expansifs : elle peut être comparée au premier période de l'acte fébrile.

En second lieu, il est des maladies qui procurent par leur nature un amaigrissement subit, et qui, affectant le bas-ventre d'une manière spéciale, donnent lieu à une diminution des forces vitales, aux extrémités et à la surface du corps. On sait que ce dernier effet est toujours produit d'une manière plus ou moins sensible par les affections des viscères du système digestif sur-tout. Les cardialgies, les coliques, les entéritis, l'étranglement des hernies, nous fournissent souvent l'occasion de nous en convaincre.

Enfin, l'amaigrissement produit par les fatigues d'une veille immodérée, celui que cause une longue abstinence, joint à la pâleur et à la physionomie languissante que détermine la sensation pénible d'une faim long-temps soufferte, peuvent décider une décomposition du visage qui se rapproche infiniment de la face hippocratique.

On sent bien que dans ces cas, ce symptôme n'a pas la même signification ; le danger dont il est signe est moins pressant que celui qu'amène une fièvre aiguë qui exerce son ravage sur l'économie entière, et qui produit cette altération seulement après avoir causé une résolution dans le système des forces. Aussi n'est-on point effrayé de la face hippocratique à la suite d'un cholera-morbus, dans les maladies qui surviennent après un épuisement, ni après des diarrhées longues ou intenses : *Hippocrate* avait très-bien vu les cas particuliers dont nous venons de parler, et il a eu soin de les noter, pour qu'on ne donnât pas une extension vicieuse à son pronostic. *Faciei corruptio, lethalis,* (le mot *corruptio* s'entend ici de la face hippocratique, comme le prouve ce qui précède ce passage ;) *verùm minùs, si propter vigilias, aut famem, aut alvi exturbationem fiat* (1). Il ajoute même que dans ces cas ce symptôme ne persiste pas long-temps, et qu'il s'évanouit dans un jour.

---

(1) Prænot. coac.

FIN.